

Article

« Écarts salariaux entre francophones et anglophones à Montréal au 19^e siècle »

Michael Baker et Gillian Hamilton

L'Actualité économique, vol. 76, n° 1, 2000, p. 75-111.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/602316ar>

DOI: 10.7202/602316ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

ÉCARTS SALARIAUX ENTRE FRANCOPHONES ET ANGLOPHONES À MONTRÉAL AU 19^E SIÈCLE*

Michael BAKER

Gillian HAMILTON

Département d'économie

Université de Toronto

RÉSUMÉ – Notre étude fournit une perspective historique à la question des écarts de revenus entre francophones et anglophones en retournant loin en arrière, dans le Montréal du début du 19^e siècle. Nous avons mis l'accent sur le marché des apprentis. Nous avons utilisé les détails présents dans les contrats signés entre maîtres et apprentis afin d'isoler les différences de rémunération entre ethnies. Nos résultats montrent des écarts ethniques considérables dans la composition et dans le niveau de rémunération. La plupart des résultats indiquent une prime « anglophone ». Nous constatons également un déclin de la pénalité subie par les francophones, mais cette tendance prend une direction opposée vers la fin des années 1830. Finalement, notre étude montre que la plupart des écarts sont associés au groupe ethnique du maître et non à celui de l'apprenti.

ABSTRACT – In this paper we extend the historical record of French-English differences in labour market compensation for Quebec by providing evidence on early 19th century Montreal. Our focus is on the market for apprenticeships. We make use of the detail in apprentice contracts signed between individual masters and apprentices to isolate ethnic differences in compensation. We find evidence of sizable ethnic differences in the composition and level of apprentices' compensation, most of which points to an 'English' premium. We also find some evidence of a decline in the penalty associated with French ethnicity, but this trend reverses direction in the late-1830s. Finally, we show that most of the differences are associated with master's, not apprentice's, ethnicity.

* Les discussions avec Aloysius Siow et les commentaires des arbitres nous ont été bénéfiques. Nous remercions le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada pour les fonds de recherche octroyés.

INTRODUCTION

Au Canada, l'écart salarial entre francophones et anglophones a diminué de façon draconienne au cours des 20 dernières années. Cette évolution est d'autant plus remarquable que ce phénomène n'est pas récent¹. Par exemple, Green et MacKinnon (1999) démontrent qu'au début du 20^e siècle, à Montréal, les revenus d'emploi variaient substantiellement selon la langue et le groupe ethnique. Dupré et Vaillancourt (1999) ont étudié le ratio des gains bruts entre francophones et anglophones au Québec au cours du 20^e siècle. Ce ratio, qui a atteint son plus bas niveau en 1960 avec 0,645, témoigne d'un écart important entre les revenus des deux groupes linguistiques. Toutefois, on constate plus récemment une amélioration alors que ce ratio grimpe jusqu'à 0,888 en 1996². Ces observations sont cohérentes avec celles de Bloom et Grenier (1992). Ces derniers présentent des résultats distincts pour le Québec et le reste du Canada et couvrent les années soixante-dix et quatre-vingt. Les estimations que Bloom et Grenier ont effectuées relativement aux différences entre francophones et anglophones dans le reste du Canada sont peu importantes d'un point de vue économique et statistiquement non significatives, et ce, quelle que soit l'année considérée. Dans le cas du Québec, les écarts de revenu brut ont diminué substantiellement à partir des années quatre-vingt, et les écarts ajustés selon un modèle de régression deviennent également peu importants et non significatifs. Comme le souligne, entre autres, Robinson (1988) les choix relatifs à la migration et à l'acquisition d'une langue seconde peuvent compliquer les comparaisons entre francophones et anglophones à l'intérieur de la province de Québec. Les estimations qu'il a effectuées pour l'ensemble du territoire canadien, lesquelles tentent de tenir compte de ce type de facteurs, révèlent que le français comme langue maternelle n'est pas pénalisé et que le bilinguisme est récompensé. Ainsi, alors que la langue et le groupe ethnique étaient considérés comme une source d'iniquité, le marché du travail peut maintenant sembler neutre face à la langue.

Si nous considérons que les différences entre francophones et anglophones sont basées sur la langue, elles peuvent être justifiées à l'aide d'un modèle de capital humain appliqué au marché du travail où la langue est un attribut productif au même titre que l'éducation ou que la formation en milieu de travail. Les effets strictement liés à la langue sont dus à l'offre et à la demande, sur les marchés du travail « locaux », de travailleurs possédant des habiletés linguistiques particulières. De plus, ce sont des marchés sur lesquels l'arbitrage (multilinguisme) est incomplet ou sur lesquels les coûts d'acquisition d'une langue seconde sont élevés. Par exemple, la récente convergence des écarts entre les revenus des francophones et des anglophones peut être attribuée à une hausse de la demande relative de travailleurs francophones.

1. De nombreuses études sur l'écart salarial entre francophones et anglophones au Canada mettent l'accent sur le Québec. Voir les références dans Bloom et Grenier (1992) et les résumés qui s'y rapportent.

2. Tel que leur tableau le montre clairement, le fait que les auteurs doivent mettre bout à bout différentes séries de données entre lesquelles le niveau du ratio semble varier (Dupré et Vaillancourt, 1999 : 11) vient compliquer la comparaison intertemporelle.

Sans information directe sur les habiletés linguistiques, toute interprétation des écarts entre francophones et anglophones basée sur la langue serait équivalente, du point de vue de l'observation, à une interprétation basée sur le groupe ethnique. Dans le cas des salaires ou des gains bruts, l'écart entre francophones et anglophones peut provenir de la corrélation entre l'appartenance ethnique et d'autres attributs productifs. Par exemple, Bloom et Grenier (1992) défendent l'idée selon laquelle l'essentiel de l'écart brut identifié au Québec est justifié par le fait que les francophones travaillent moins d'heures et sont moins éduqués. Toutefois, quand il s'agit d'attributs productifs observables, une interprétation basée sur l'appartenance ethnique est difficile à justifier. Du côté de l'offre, on peut envisager un aspect subtil de la culture qui permet de déterminer certains attributs productifs du travailleur. En ce qui a trait à la demande, les membres d'un groupe ethnique particulier peuvent être victimes de discrimination, bien que ce type d'écart soit, en théorie, rarement compatible avec un équilibre de long terme dans une économie compétitive.

Dans un cas comme dans l'autre, il peut être laborieux d'isoler les effets liés strictement à la langue ou à l'appartenance ethnique. Il peut y avoir corrélation entre des attributs productifs non observables et les attributs précédents. De plus, l'apprentissage d'une langue seconde étant un choix, la distribution des travailleurs à travers les groupes linguistiques n'est pas aléatoire.

Notre étude fournit une perspective historique à la question des écarts de revenus entre francophones et anglophones en retournant loin en arrière, dans le Montréal du début du 19^e siècle. Nous mettons l'accent sur le marché des apprentis³. Afin d'isoler l'effet de l'appartenance ethnique sur la rémunération, nous utilisons les détails présents dans les contrats d'apprenti signés entre le maître et l'apprenti.

Au cours de la période sur laquelle porte notre étude, à savoir 1798-1842, Montréal a connu des changements importants. L'immigration britannique substantielle après 1815 a modifié le portrait de Montréal à tel point que les anglophones y sont devenus majoritaires dans les années 1840⁴. La composition ethnique des nouveaux contrats d'apprenti témoigne de la part grandissante des anglophones dans la ville. Le graphique 1 illustre la proportion de nouveaux contrats signés par des apprentis francophones au cours de la période. De près de 75 % qu'elle était au tournant du siècle, cette proportion diminue à 50 % environ. À titre de compa-

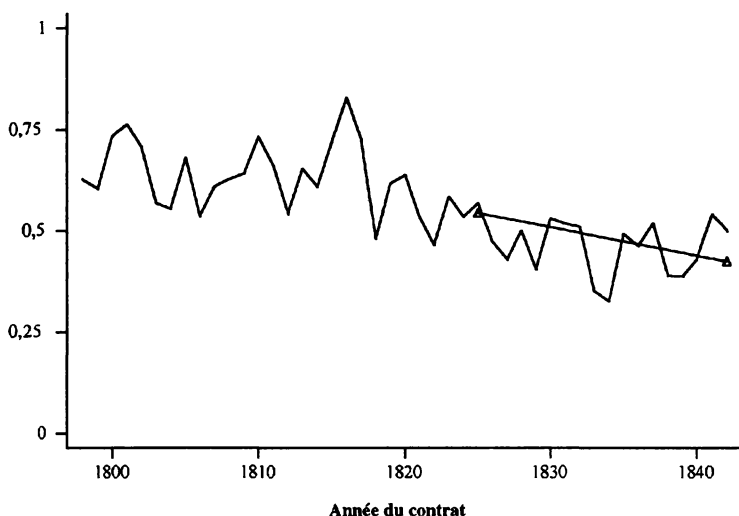
3. Parmi les autres études qui emploient les contrats d'apprenti au Québec, citons Audet (1975), Burgess (1987, 1988), Hamilton (1995, 1996, 2000), Hardy et Ruddel (1977), Moogk (1973), Poutanen (1985), Ruddel (1969) et Sweeny (1985).

4. Cowan (1961) documente l'immigration britannique au Canada. La population de Montréal est passée de 9 000 en 1791 à 12 000 en 1810 et à 22 540 en 1825; et à un peu plus de 44 000 en 1842. Ces chiffres proviennent des recensements et des estimations établies pour 1810 et 1791. Voir Dechêne (1992), Fyson (1989) et le Recensement du Canada, 1871, vol. 4. Pour plus de détails sur Montréal au début du 19^e siècle, voir la note 1, Bernard *et al.* (1976) et les références dans Dickinson et Young (1993).

raison, les francophones représentaient 55 % de la population de la ville en 1825 (et 57 % des contrats établis cette année-là), mais seulement 44 % de la population en 1844⁵.

GRAPHIQUE 1

PROPORTION DE CONTRATS AVEC DES APPRENTIS FRANCOPHONES



SOURCE : Archives Nationales du Québec à Montréal (ANQM). La ligne droite relie les estimations de la proportion de francophones à Montréal d'après les recensements de 1825 et 1842.

Il est possible que les changements observés dans la configuration ethnique soient reflétés dans les changements au niveau de l'offre et de la demande d'apprentis francophones et anglophones. Dans les petits ateliers, la langue du client et celle du maître ont peut-être été d'une importance primordiale, de sorte que le déclin relatif de la population francophone de Montréal s'est traduit par une diminution de la demande d'apprentis francophones. Toutefois, tout effet négatif sur la rémunération serait mitigé par une diminution simultanée de l'offre d'apprentis francophones. L'effet ultime dépend des changements de la population selon l'âge. Autre facteur, l'apprentissage était en déclin vers la fin de la période (voir Hamilton, 2000). Le déclin peut avoir exercé un effet différent selon les occupations, ce qui serait important si les différents groupes ethniques se spécialisaient dans des métiers différents. Finalement, l'émergence de firmes et de la production à grande échelle peut avoir amoindri l'importance de la langue comme attribut productif.

5. Pour la proportion de Canadiens français à Montréal entre 1825 et 1871, voir Robert (1977 : 180). Ouellet (1980 : 162) établit que 54 % des chefs de famille à Montréal étaient anglophones en 1831, contre 61 % en 1842.

Au début du 19^e siècle, on pouvait noter une division socio-économique entre francophones et anglophones au Canada. Tout comme au début du 20^e siècle, une proportion plus importante d'anglophones était instruite et ils avaient tendance à être surreprésentés dans les secteurs les mieux rémunérés, comme le commerce et les professions libérales⁶. L'immigration britannique importante amorcée après 1815, qui a d'ailleurs permis aux Anglais d'être majoritaires dans les années 1840, peut avoir exacerbé les relations entre groupes ethniques à l'intérieur de la ville. Fernand Ouellet (1980 : 161) note que l'immigration a creusé le fossé entre les Britanniques et les Français. Selon lui, les immigrants anglais possédaient un avantage compétitif dans les métiers comme celui de marchand-négociant parce qu'ils avaient des accointances en Grande-Bretagne⁷. Par contre, Joanne Burgess (1988) s'oppose à la vision de Ouellet selon laquelle les Canadiens français étaient « marginalisés ». Selon elle, les Anglais étaient relativement plus isolés et, par conséquent, ils ne se sont pas infiltrés de façon significative parmi la population qui exerçait des métiers⁸.

Les modifications dans la composition ethnique des métiers peuvent ne pas capter pleinement les changements au niveau des tensions ethniques. Il existe de nombreux documents qui traitent des relations entre francophones et anglophones. Certains d'entre eux indiquent une détérioration des relations au début du 19^e siècle⁹. L'épidémie de choléra de 1832 (qui a particulièrement affecté les Canadiens français) et les rébellions de 1837-38 ont exacerbé les relations¹⁰.

Cette froideur a peut être eu comme conséquence de dissocier les marchés pour les apprentis appartenant aux deux groupes linguistiques. La réduction des forces compétitives qui en a résulté peut avoir mené à un déséquilibre basé sur des différences de rémunération entre les groupes ethniques, en plus des déséquilibres expliqués par les différences au niveau des attributs productifs. Bien entendu, un pareil résultat ne passerait pas le test du marché, car il y aurait certainement des occasions de profits pour les maîtres qui sauraient bénéficier de ces opportunités.

6. Greer (1978).

7. « Mais dans l'ensemble, les initiatives économiques importantes échappent aux Canadiens français qui, le plus souvent, se confinent dans des activités ayant vraiment le Bas-Canada comme horizon. Même sur ce terrain, ils subissent une forte concurrence de la part des anglophones. Les frustrations qu'ils éprouvent traduisent l'inconfort de leur situation. » Ouellet (1976 : 256).

8. Burgess (1988) emploie les registres de paroisses et les actes notariés, ainsi que les manuscrits du recensement pour reconstruire des données sur le nombre d'artisans qui travaillaient le cuir à Montréal entre 1815 et 1831. Les Canadiens français étaient plus nombreux que les Anglais à apparaître dans plus d'un document et dans des documents qui couvrent plusieurs années. Cependant, si les Anglais avaient récemment immigré, il est probable qu'ils aient été tronqués de l'échantillon des actes notariés (de 1780 à 1829).

9. Voir, par exemple, Manning (1968), Ouellet (1976 ou 1980) et les auteurs auxquels ils se réfèrent.

10. Jean-Claude Robert (1988), Ouellet (1968).

Nous montrons qu'il y avait des différences ethniques importantes au niveau de la composition et du niveau de la rémunération des apprentis, la plupart du temps une prime en faveur de l'anglais. Nous trouvons également que la pénalité imposée aux francophones décroît dans le temps mais que cette tendance change de direction vers la fin des années 1830. Finalement, nous montrons que la plupart des différences sont associées à l'appartenance ethnique du maître et non à celle de l'apprenti.

1. L'APPRENTISSAGE COMME OUTIL DE FORMATION

L'apprentissage était la forme institutionnelle de formation prééminente au 19^e siècle à Montréal. On recourait à l'apprentissage dans un grand nombre de métiers, depuis les bouchers et tonneliers jusqu'aux avocats et au corps médical. Il n'existait aucune école de métiers à cette époque. En fait, les formes institutionnelles d'éducation, quelles qu'elles soient, n'étaient pas accessibles à tous¹¹.

Habituellement, l'arrangement était accompagné d'un contrat formel rédigé et conservé par des notaires publics. Les ententes de formation entre un père et son fils constituaient l'unique exception à la règle du contrat écrit¹². Les contrats établissaient les obligations du maître et de l'apprenti (et de sa famille). Le maître promettait d'enseigner tous les aspects de son métier au garçon et ce, pendant un nombre d'années déterminé. Le contrat indiquait aussi toute rémunération que l'apprenti recevrait (du maître) au cours de toute la période. L'apprenti s'engageait simplement à obéir à son maître et à ne pas le quitter avant la fin du terme. Les contrats spécifiaient rarement les devoirs particuliers du garçon mais, occasionnellement, ils mentionnaient qu'il ne serait pas responsable de certains travaux ménagers (comme transporter de l'eau).

Habituellement, les individus concluaient ce type d'arrangement vers l'âge de 14 ou 15 ans et restaient liés à leur maître jusqu'à l'âge de 20 ans. Par conséquent, nos conclusions sont limitées à la portion du marché du travail constituée de jeunes. Cela dit, nos résultats se comparent bien à ceux de Green et MacKinnon (1999) parce qu'ils mettent l'accent sur les individus en âge de fréquenter l'école.

Pendant la période que durait un contrat d'apprenti, l'essentiel de la rémunération visait les nécessités de la vie : chambre, pension, lessive, raccommodage des vêtements, linge ou encore une allocation pécuniaire pour l'achat de linge. Plusieurs contrats stipulaient également un paiement terminal sous forme d'argent, de vêtements ou d'outils. Finalement, les paiements en argent octroyés

11. Le système d'éducation publique a été instauré dans les années 1840 (voir Magnuson, 1980). Le *Montreal Medicine Institute* (qui devient la *McGill's Medical School*) a commencé à former des étudiants en 1823; à cette époque, il était habituel (et suffisant) d'entreprendre un apprentissage avec un docteur (Hanaway et Cruess, 1996 : 6).

12. À l'aide des registres de paroisses, des recensements et des actes notariés, Burgess (1987) a reconstruit les données sur les artisans qui travaillaient le cuir à Montréal entre 1790 et 1829. Elle note l'absence d'ententes écrites uniquement dans le cas où un père se chargeait de la formation de son fils.

au cours de la dernière partie de la période (les années 1820 et 1830) ressemblaient à des paiements terminaux et ils augmentaient annuellement pendant toute la durée du contrat.

Au cours des premières années de la période de notre échantillon, l'analyse au niveau agrégé indique que les contrats affichaient peu de variations relativement à la rémunération. La chambre et la pension étaient pratiquement universelles, tout comme le linge ou l'allocation pour l'achat de linge. La caractéristique principale qui distingue les contrats est la présence d'un paiement terminal. Au cours des dernières périodes, les paiements terminaux étaient devenus moins fréquents, tandis que les paiements annuels en argent prenaient de l'importance.

Alors que nous nous intéressons principalement au niveau des écarts de rémunération entre francophones et anglophones et à la tendance qu'ils ont suivie, il est important de souligner que la structure de la rémunération a changé pour tous les apprentis au cours de la période. Ce phénomène peut être attribué à au moins deux facteurs. Le premier facteur fait référence à la disponibilité et à l'attrait d'opportunités extérieures. Des événements comme la Guerre de 1812 ont donné naissance à des activités alternatives parmi lesquelles les garçons de cet âge pouvaient choisir. À leur tour, les contrats d'apprentissage se sont adaptés aux nouvelles circonstances. Le deuxième facteur est la disponibilité et l'efficacité d'autres moyens pour faire respecter les contrats, ce qui a modifié l'importance de la rémunération directe. Hamilton (1995, 2000) documente la variation systématique de la rémunération dans les contrats comme outils de mise en application.

2. LES DONNÉES

Notre banque de données est constituée de contrats notariés enregistrés à la Ville de Montréal entre 1798 et 1842. Ces contrats lient des apprentis de sexe masculin qui étudient avec des maîtres artisans du même sexe. Il est impossible d'analyser séparément les différences selon le sexe parce que les apprentis et les maîtres de sexe féminin étaient relativement rares. Les apprentissages relatifs aux professions libérales (médecin, avocat, notaire, etc.) et au commerce sont exclus. Nous excluons aussi les contrats dont la durée n'a pu être déterminée, ceux qui ne mentionnent pas l'âge de l'apprenti, et ceux pour lesquels nous n'avons pu établir si l'apprenti avait reçu de l'argent, les montants qu'il avait reçus, et si d'autres formes de rémunération lui avaient été versées (chambre, pension, vêtements, lessive, raccommodage des vêtements).

Nous avons utilisé le nom de famille pour déterminer l'appartenance linguistique de l'apprenti et du maître. Comme résultat, nous avons obtenu deux catégories, Français et « non-Français ». Ce dernier groupe fait référence, de façon plutôt impropre, aux Anglais¹³. Nous avons exclu les individus dont nous n'avons

13. Nous considérons les termes Français et francophones et Anglais et anglophones comme des synonymes. Les termes font tous référence à l'origine ethnique du nom de famille de l'individu.

pu classer le nom de famille. Par rapport aux études contemporaines, la méthode que nous avons utilisée pour distinguer les individus s'apparente de près aux variables qui indiquent l'ethnie. Bien entendu, l'ethnie et la langue ne sont pas nécessairement identiques puisque certains individus peuvent être bilingues. Toutefois, comme nous l'avons mentionné précédemment, et comme Robinson (1988) l'explique clairement, la langue d'usage comme variable explicative peut poser problème, car le bilinguisme n'est pas une caractéristique exogène. La langue maternelle est plus facile à interpréter, bien qu'elle fournisse moins d'informations. De toute évidence, l'appartenance ethnique constitue probablement une meilleure approximation de la langue maternelle que de la langue d'usage. D'autre part, il existe une corrélation, mais non une équivalence, entre la langue maternelle et les aptitudes linguistiques courantes. Nous ne possédons aucune observation relativement aux aptitudes linguistiques des maîtres et de leurs apprentis. Par conséquent, tout effet que nous identifions est constitué à la fois des conséquences de la langue et de l'appartenance ethnique. Cela ayant été établi, nous pouvons trouver un sens aux aptitudes linguistiques en comparant l'ethnie de l'apprenti à celle du maître pour lequel il travaille. Il semble raisonnable de penser que le nombre d'apprentis francophones qui travaillent pour des maîtres anglophones et le nombre d'apprentis anglophones au service de maîtres francophones, constituent la borne inférieure du nombre de garçons bilingues.

3. LES ÉCARTS ENTRE FRANCOPHONES ET ANGLOPHONES : UN SURVOL DES TENDANCES

Nous débutons par un portrait des apprentis et des maîtres pour lesquels ils travaillent. Dans le tableau 1, nous présentons leurs caractéristiques moyennes par décennie, et ce, pour l'ensemble de la période. Les principales caractéristiques des apprentis sont (1) leur capacité à écrire, identifiée par le fait qu'ils ont signé leur contrat; (2) leur âge au moment de l'entrée en vigueur du contrat et (3) la présence de leurs parents, puisqu'on observe qu'ils agissent comme parrains. Les principales caractéristiques des maîtres sont (1) leur capacité à signer le contrat; (2) la présence d'un ou de plusieurs associés et (3) le nombre d'apprentis déjà à leur service au moment de la signature du contrat.

La différence la plus frappante entre les apprentis francophones et anglophones est leur degré d'alphabétisation. Tout au long de la période, la probabilité que les garçons anglophones signent leur contrat était de 35 points de pourcentage supérieure à celle des francophones. En termes relatifs, le degré d'alphabétisation des apprentis francophones a augmenté plus rapidement, mais les garçons anglophones étaient tout de même deux fois plus nombreux à savoir écrire à la fin de la période¹⁴.

14. Bien entendu, le fait d'avoir signé un contrat ne signifie pas nécessairement que l'individu sait écrire. Voir Greer (1978) et les références qu'il cite relativement à l'utilisation de la signature comme approximation de la capacité d'écrire.

TABLEAU 1

CARACTÉRISTIQUES DE L'APPRENTI, DU MAÎTRE ET DU CONTRAT

	Années 1800	Années 1810	Années 1820	Années 1830
<i>Apprentis francophones (N = 1 411)</i>				
Le garçon a signé son contrat	0,16	0,16	0,24	0,28
Les parents sont « parrains »	0,88	0,92	0,94	0,87
Âge au moment de l'entrée en vigueur du contrat	15,13	15,04	15,89	15,69
Le maître a signé son contrat	0,63	0,59	0,58	0,62
Le maître est francophone	0,79	0,74	0,62	0,74
Atelier à multiples partenaires	0,01	0,03	0,05	0,04
Nombre d'apprentis dans l'atelier	1,97	2,29	3,36	2,12
Nombre de travailleurs dans l'atelier	2,13	2,43	3,39	2,25
<i>Apprentis anglophones (N = 1 094)</i>				
Le garçon a signé son contrat	0,50	0,57	0,57	0,63
Les parents sont « parrains »	0,83	0,80	0,86	0,80
Âge au moment de l'entrée en vigueur du contrat	14,71	14,77	15,73	15,67
Le maître a signé son contrat	0,95	0,93	0,90	0,93
Le maître est francophone	0,10	0,14	0,11	0,10
Atelier à multiples partenaires	0,08	0,12	0,15	0,14
Nombre d'apprentis dans l'atelier	2,74	2,70	2,84	3,53
Nombre de travailleurs dans l'atelier	2,87	2,80	2,87	3,64

SOURCE : Archives Nationales du Québec à Montréal (ANQM). Consulter le texte pour les définitions.

On observe un écart similaire en ce qui concerne le degré d'alphabétisation des maîtres. Pratiquement tous les apprentis anglophones travaillaient pour des maîtres en mesure de signer leur contrat. Il était aussi beaucoup plus probable qu'ils travaillent pour des maîtres anglophones, ce qui est lié aux différences en capital humain. À titre d'exemple, sur l'ensemble de la période de l'échantillon, 95 % des maîtres anglophones contre 53 % des maîtres francophones ont signé leurs contrats. Les apprentis anglophones se sont davantage jumelés à des maîtres éduqués, indépendamment de leur appartenance ethnique : 67 % des maîtres francophones qui ont embauché des apprentis anglophones ont signé leurs contrats, contre 51 % des maîtres francophones qui ont engagé des apprentis francophones.

On constate aussi que 96 % des maîtres anglophones qui ont embauché des apprentis anglophones ont signé leurs contrats, contre 92 % des maîtres anglophones qui ont engagé des apprentis francophones.

Comme nous l'avons déjà mentionné, ces différences de capital humain entre francophones et anglophones possèdent un équivalent contemporain. Bloom et Grenier (1992) indiquent qu'en 1970, les anglophones du Québec âgés de 25 à 34 ans possédaient près de deux années de scolarité de plus que les francophones du même groupe d'âge. L'écart entre les travailleurs plus âgés était encore plus prononcé¹⁵. De plus, Green et MacKinnon (1999) rapportent des différences ethniques dans les taux de fréquentation scolaire et d'alphabétisation à Montréal, en 1901. Alors que ces taux sont plutôt similaires quand il s'agit d'enfants en bas âge, 57 % des garçons anglophones âgés entre 13 et 15 ans fréquentaient l'école contre 48 % de leurs homologues francophones. Les auteurs indiquent aussi des écarts modestes dans le degré d'alphabétisation des jeunes adultes francophones et anglophones. Finalement, Greer (1978) constate que le Québec de 1837-38 affiche des différences ethniques au niveau de la capacité de lire et d'écrire. L'étude de plusieurs régions rurales a amené l'auteur à déclarer que les anglophones avaient environ quatre fois et demie plus de chances de savoir lire et écrire.

Greer fournit aussi de l'information sur la tendance de long terme du degré d'alphabétisation dans la province entre 1745 et 1899. On remarque que l'alphabétisation des francophones a augmenté très lentement jusqu'aux années 1840. Puis, elle a grimpé de façon importante de manière à arriver au modeste fossé ethnique identifié par Green et MacKinnon¹⁶. Fait important pour notre étude, Greer souligne aussi que les immigrants britanniques du début du 19^e siècle, ainsi que leurs enfants, étaient largement plus éduqués que la population indigène. Ce phénomène peut refléter le fait que les immigrants provenaient de segments choisis de la population de leur pays d'origine, une population plus instruite que celle du Bas-Canada.

Une proportion légèrement plus élevée d'apprentis francophones avaient leurs parents comme parrains¹⁷. Cet élément est potentiellement important, car le parrainage des parents était un facteur essentiel dans l'exécution du contrat au cours des premières années de la période d'échantillonnage. La proportion plus faible de garçons anglophones peut s'expliquer par le fait qu'ils étaient plus nombreux à avoir récemment immigré. Finalement, les apprentis francophones avaient tendance à être légèrement plus âgés, du moins au début de la période.

15. Ces différences ont diminué avec le temps. Par exemple, l'écart pour les 25-34 ans était d'un an en 1980 et de 6 mois en 1985. Il est également important de noter que les comparaisons entre francophones et anglophones habitant le Québec ne proviennent pas nécessairement d'échantillons aléatoires.

16. La hausse de l'alphabétisation des francophones coïncide avec l'établissement d'un système public d'éducation primaire dans le Bas-Canada. (Magnuson, 1980 : 26). Voir aussi L.P. Audet (1952).

17. Un parrain était un adulte qui représentait légalement le garçon dans le contrat; un mineur (individu de moins de 21 ans) ne pouvait pas se représenter légalement.

On peut distinguer également les apprentis francophones des apprentis anglophones d'après l'atelier où ils ont appris leur métier. Nous identifions deux mesures de la taille de l'atelier. La première est une variable muette qui capte la fréquence des employeurs ayant des associés¹⁸. La deuxième variable compte le nombre de contrats d'apprenti déjà en cours au moment où le garçon est embauché¹⁹. La taille de la firme présente un intérêt parce que notre période d'échantillonnage marque le début du déplacement de la production des petits ateliers vers les grandes entreprises. Quelle que soit la mesure retenue, les anglophones travaillaient dans des ateliers de plus grande taille. On observe une exception dans les années 1820 alors que le nombre moyen d'apprentis par maître était effectivement plus important du côté francophone. Cela s'explique en partie par un petit nombre d'ateliers de très grande taille dans lesquelles quelques garçons francophones travaillaient²⁰.

Ces comparaisons indiquent que les apprentis anglophones et les ateliers dans lesquels ils travaillaient possédaient en plus grand nombre les caractéristiques qui, selon la théorie économique, sont de nos jours récompensées sur le marché du travail. Dans l'analyse qui suit, nous cherchons à savoir si, il y a deux siècles, le marché du travail offrait de telles primes.

Le tableau 2 présente des informations supplémentaires sur les différences ethniques. Pour différentes périodes, les apprentis et les maîtres sont répartis selon le métier. On y retrouve également l'importance relative de chaque métier à travers le temps. Les métiers les plus importants (en termes de la proportion des contrats qu'ils représentent au cours de chaque décennie) sont ceux relatifs au travail du cuir et à la confection de vêtements, ceux de forgeron, de menuisier et de maçon. Chacun de ces métiers était bien établi et représentait au minimum 10 % des contrats signés au cours de chaque décennie. Les commerces les moins importants étaient relativement récents mais, une fois établis, leur nombre augmentait rapidement. Le livre (la reliure, la fabrication de papier et l'imprimerie) et la fabrication manufacturière appartenaient à cette catégorie²¹.

18. Si le contrat indique plus d'un maître, ou s'il fait référence à une compagnie (par exemple, Smith et Co., Molson and Sons) l'association porte le code 1, autrement elle porte le code 0. Les entreprises ayant plusieurs associés sont souvent plus importantes que celles à propriétaire unique.

19. Un contrat de quatre ans signé en 1800 est considéré en cours de 1800 à 1803 inclusivement, ou de 1800 jusqu'à la date de son abrogation (les abrogations étaient enregistrées dans le document original). La valeur minimale de la variable est 1 (si le maître n'a aucun autre apprenti à ce moment-là). Cette valeur représente la borne inférieure de la taille de l'atelier. Nous faisons aussi référence au nombre de travailleurs dans l'atelier (tableau 1). Cette variable est la somme (pour chaque maître) des contrats d'apprenti et d'ouvrier en cours pendant une année donnée.

20. Trois apprentis francophones travaillaient dans des ateliers de plus de 55 travailleurs.

21. La fabrication manufacturière inclut un ensemble de métiers divers dont les produits sont fabriqués en manufacture (comme les peignes, les brosses, les pianoforte et les savons).

TABLEAU 2

DISTRIBUTION DES CONTRATS ET DE L'APPARTENANCE ETHNIQUE
SELON LE MÉTIER ET LA DÉCENNIE

	Années 1800	Années 1810	Années 1820	Années 1830
Cuir	19,28	22,11	23,92	22,87
Fer	13,92	8,38	11,70	16,72
Bois	14,91	16,08	15,66	11,60
Construction	23,26	18,59	12,39	8,87
Vêtement	12,72	11,89	10,15	11,26
Alimentation	7,16	8,21	7,23	8,53
Fabrication	0,20	0,17	2,93	6,66
Livre	1,19	5,19	6,71	6,48
Divers	7,36	9,38	9,29	7,00
Total	100	100	100	100
N	503	597	581	586

Apprentis francophones (maîtres francophones)

Cuir	0,56 (0,42)	0,70 (0,61)	0,78 (0,62)	0,66 (0,60)
Fer	0,70 (0,56)	0,74 (0,62)	0,37 (0,24)	0,56 (0,52)
Bois	0,68 (0,68)	0,74 (0,58)	0,59 (0,54)	0,47 (0,38)
Construction	0,79 (0,77)	0,84 (0,86)	0,61 (0,47)	0,48 (0,56)
Vêtement	0,31 (0,22)	0,35 (0,07)	0,37 (0,05)	0,39 (0,18)
Alimentation	0,69 (0,44)	0,67 (0,51)	0,50 (0,38)	0,44 (0,20)
Fabrication	0,00 (0,00)	0,00 (0,00)	0,06 (0,00)	0,05 (0,03)
Livre	0,00 (0,00)	0,32 (0,00)	0,15 (0,03)	0,05 (0,13)
Divers	0,78 (0,54)	0,66 (0,50)	0,31 (0,22)	0,32 (0,29)
Total	0,64 (0,54)	0,67 (0,54)	0,51 (0,37)	0,45 (0,39)

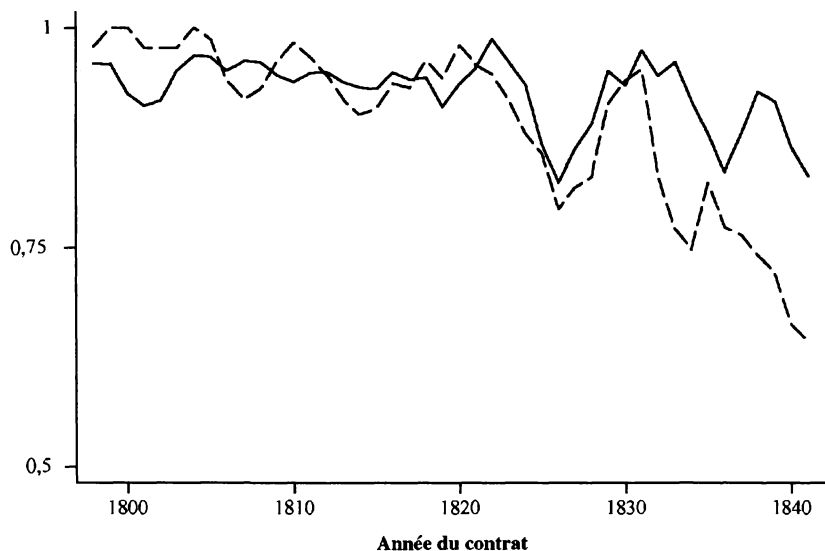
SOURCE : ANQM. Consulter l'annexe pour la définition des métiers.

Comme nous pouvons le constater dans la dernière partie du tableau 2, les commerces établis (à l'exception de la confection de vêtements) avaient tendance à être opérés par des maîtres francophones, lesquels embauchaient surtout des garçons francophones. Par contre, les commerces plus récents (le livre et la fabrication manufacturière) étaient presque exclusivement du domaine des anglophones.

Les graphiques 2 à 8 présentent un premier portrait des différences que l'on pouvait observer entre les francophones et les anglophones relativement aux principaux éléments de la rémunération. Nous avons représenté graphiquement les caractéristiques moyennes des contrats selon l'année au cours de laquelle ils ont été signés. Ce traitement a été appliqué séparément aux apprentis francophones et anglophones. Afin d'obtenir les tendances de long terme, nous avons utilisé des moyennes mobiles sur trois ans centrées avec poids uniformes. Comme nous l'avons déjà mentionné, au début de la période, la chambre et la pension étaient universelles, aussi bien pour les apprentis anglophones que francophones (graphiques 2 et 3). Toutefois, au début des années 1820, ces avantages commencent à perdre de leur importance et, une décennie plus tard, on peut observer un écart entre les francophones et les anglophones. À la fin de la période, la probabilité qu'un apprenti anglophone reçoive une chambre et une pension est de vingt points de pourcentage plus faible que ce qui est observé du côté francophone²².

GRAPHIQUE 2

FRÉQUENCE DE LA CHAMBRE, 1798-1842



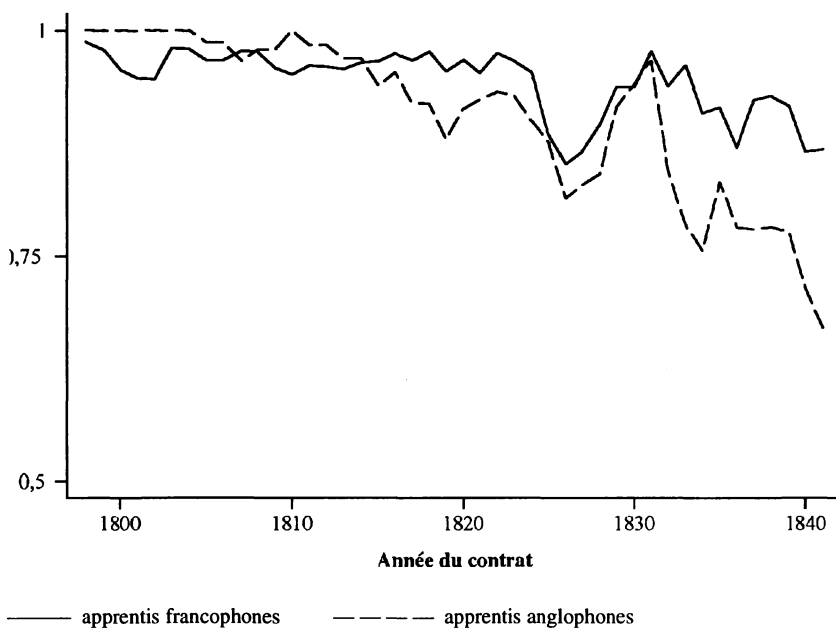
— apprentis francophones - - - - - apprentis anglophones

SOURCE : ANQM

22. Une partie de cette différence peut refléter l'écart au niveau de la taille de l'atelier parce qu'il était peu probable que les employés des grands ateliers habitent chez leur maître (et bénéficient de la chambre et de la pension). Ces facteurs sont considérés plus loin.

GRAPHIQUE 3

FRÉQUENCE DE LA PENSION, 1798-1842



SOURCE : ANQM

Les vêtements, ou l'allocation pour l'achat de vêtements, constituent un autre élément important de la rémunération. Les graphiques 4 et 5 illustrent les tendances relatives à ces variables. En premier lieu, il est clair que l'argent, plutôt que la rémunération en nature, a gagné en popularité à travers le temps, tant pour les apprentis anglophones que francophones. En second lieu, en ce qui concerne la rémunération sous forme de vêtements, l'écart entre francophones et anglophones semble être compensé par un écart similaire relativement à la fréquence des versements en argent : par rapport aux apprentis anglophones, il était moins probable que les garçons francophones reçoivent des vêtements, mais une plus grande proportion d'entre eux recevait de l'argent. Cela prouve que ces deux formes de rémunération sont substitués et que les apprentis francophones manifestaient une préférence relative pour l'argent.

GRAPHIQUE 4

FRÉQUENCE DES VÊTEMENTS, 1798-1842



GRAPHIQUE 5

FRÉQUENCE DE L'ARGENT, 1798-1842



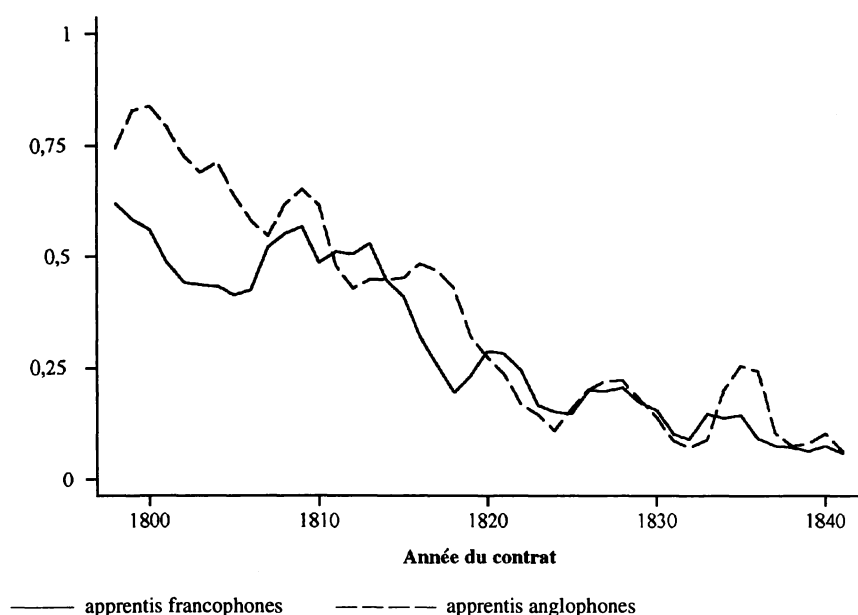
— apprentis francophones

- - - - - apprentis anglophones

SOURCE : ANQM

Le graphique 6 présente l'incidence des paiements terminaux, une autre forme de rémunération, au cours de la période. Comme nous l'avons déjà mentionné, ces paiements étaient devenus beaucoup moins fréquents vers la fin de la période. Au début, les francophones étaient plus susceptibles de recevoir des paiements en argent mais moins susceptibles de recevoir des paiements terminaux.

GRAPHIQUE 6
FRÉQUENCE DES PAIEMENTS TERMINAUX, 1798-1842



SOURCE : ANQM

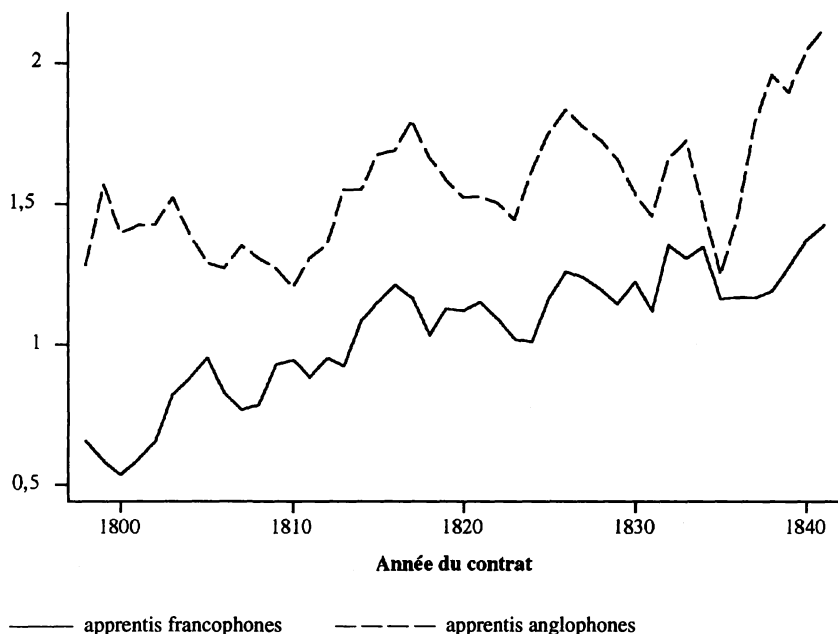
Pour les contrats où figuraient des sommes d'argent, nous avons représenté au graphique 7 leur valeur actualisée (à 5 %) normalisée pour la durée totale. Nous n'avons pas tenu compte des paiements terminaux²³. Ici, nous pouvons constater,

23. Plusieurs monnaies étaient alors utilisées au Québec. Elles ont été converties en une seule unité de compte : la monnaie d'Halifax. Les taux de change utilisés sont les suivants : 4 \$ (*piastres d'Espagne* ou *piastres*) = 1 £ (Halifax) = 24 livres ancien cours (ou livres de vingt coppers). La valeur nominale a été exprimée en prix constants grâce à un indice de prix des vêtements développé par T.M. Adams (1944) pour le Vermont rural. Aucun indice n'est disponible pour Montréal, le Québec ou le Canada pour cette période. L'indice des prix montre la déflation du début du 19^e siècle (suite à l'inflation engendrée par la guerre de 1812). Un indice des prix des vêtements est très sensible parce que les paiements en argent étaient habituellement destinés à l'achat de vêtements et non de nourriture ou de logement. Les différences ethniques ne sont pas sensibles à l'utilisation de dollars nominaux ou réels.

d'une part, que le paiement moyen a augmenté au cours de la période et, d'autre part, qu'il existe un écart appréciable entre francophones et anglophones, au profit des anglophones.

GRAPHIQUE 7

MOYENNE ANNUELLE DES PAIEMENTS EN ARGENT,
CONTRATS AVEC ARGENT, 1798-1842



— apprentis francophones - - - - - apprentis anglophones

SOURCE : ANQM. Les unités sont des £, la monnaie d'Halifax.

Il est possible que la hausse de l'incidence des paiements en argent reflète à la fois les déclins de l'allocation en vêtements et de l'incidence des paiements terminaux. Les paiements terminaux peuvent être considérés comme un outil pour inciter les apprentis à compléter leur apprentissage²⁴. Toutefois, des changements dans les opportunités extérieures peuvent avoir entraîné des contrats plus compétitifs tout au long du terme de sorte que certains paiements différés ont été payés plus tôt. Après 1820, les changements au niveau de l'incidence (et du montant) des paiements en argent peuvent aussi refléter le déclin de la rémunération sous forme de chambre et de pension. Cela laisse à penser que les tendances dont nous

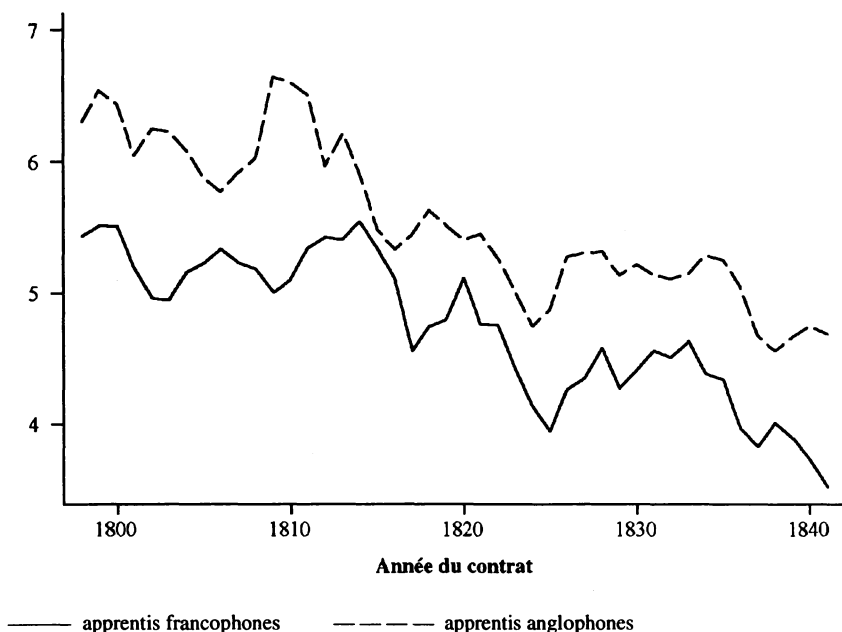
24. Pour une discussion sur les paiements terminaux dans le cas des apprentissages, voir Murray et Herndon (1999). Pour les études qui traitent des paiements terminaux dans le cas des contrats d'apprentissage des domestiques (« dû de liberté »), voir Grubb (1985, 1988), et Galenson (1977, 1981a, 1981b). Grubb propose une autre façon de concevoir les paiements terminaux.

avons traité jusqu'à présent peuvent être sujettes à des effets de sélection que nous devrons soumettre à une analyse plus formelle.

La durée du contrat représentait un autre élément majeur de la rémunération, surtout au début de la période. Hamilton (1996) défend l'idée selon laquelle, au début du 19^e siècle, la durée des contrats variait de manière à équilibrer le marché des contrats qui n'offraient aucune rémunération autre que les nécessités de la vie. Les tendances en ce qui a trait à la durée totale (y compris la période de probation) sont présentées au graphique 8. On peut observer un déclin constant de la durée dans les deux groupes ethniques et un écart persistant entre francophones et anglophones²⁵.

GRAPHIQUE 8

MOYENNE DE LA DURÉE TOTALE DU CONTRAT, 1798-1842



SOURCE : ANQM

25. L'examen de l'évolution des contrats du début du 19^e siècle a permis à Hamilton (2000) de traiter du déclin de la durée de l'apprentissage. Les écarts entre francophones et anglophones reflètent, du moins en partie, les différences au niveau des autres termes du contrat, comme la possibilité de fréquenter l'école. Les contrats où il est question de garçons anglophones indiquaient plus souvent que le garçon pouvait aller à l'école (habituellement une école du soir pendant les mois d'hiver). Du point de vue du maître, cela signifiait qu'il devait déboursier des frais, ce qu'il faisait habituellement, et libérer son apprenti. Voir Hamilton (1996). L'écart peut également être le reflet de normes culturelles : en Angleterre, un contrat de sept ans était habituel, tandis que des échéances plus courtes étaient fréquentes en France. Voir Lane (1996) et Michaud-Frejavielle (1982).

En résumé, les apprentis francophones étaient plus susceptibles de recevoir des paiements en argent que leurs homologues anglophones. Par contre, ils étaient moins susceptibles de recevoir d'autres formes de rémunération comme les vêtements et la lessive. Les apprentissages des garçons francophones avaient aussi tendance à être plus courts. Avec le temps, les différences ethniques au niveau de l'incidence des paiements terminaux et en argent se sont amoindries, tandis que d'autres écarts se sont creusés, comme ce fut le cas pour la chambre et la pension.

4. LES ÉCARTS ENTRE FRANCOPHONES ET ANGLOPHONES : ESTIMATIONS ÉCONOMÉTRIQUES

4.1 *L'effet des caractéristiques des apprentis*

Plutôt que d'être l'effet de la langue en soi, tout écart identifié à la section précédente peut provenir d'autres caractéristiques que présente l'apprenti et qui sont corrélées à l'appartenance ethnique. Pour examiner cette question, nous analysons les estimations des écarts entre la rémunération des francophones et des anglophones. Nous avons estimé l'équation suivante :

$$y_{it} = X_{it}\pi + \alpha FR_{it} + \beta FR_{it}t + \varepsilon_{it} \quad (1)$$

où y_{it} est une variable qui capte la présence (ou le montant) d'une forme de rémunération dans le contrat de l'apprenti i pendant l'année t , FR_{it} est une variable muette si l'apprenti est francophone, t est une tendance linéaire et les X_{it} sont des variables de contrôle que nous avons initialement spécifiées de la manière suivante : une variable muette qui indique si l'apprenti a signé le contrat, une variable quadratique pour l'âge de l'apprenti, des variables muettes pour capter les effets de différentes années et des variables muettes pour les métiers énumérés en annexe. L'équation est estimée selon la méthode des moindres carrés ordinaires²⁶ et on a corrigé pour l'hétéroscédasticité et pour toute corrélation du terme d'erreur entre les apprentis embauchés par le même maître²⁷.

Pour un contrat donné, les variables muettes des années sont définies pour chaque année où le contrat est en vigueur. Ce concept est différent du concept implicite dans les graphiques 2 à 8 où l'on utilise la première année du contrat. L'une ou l'autre des définitions peut être employée. Toutefois, si les individus sont axés vers l'avenir, les conditions qui s'appliquent à la durée totale du contrat devraient avoir un impact sur la rémunération et, pour une année donnée, ces conditions varieront entre des contrats de différentes durées. En utilisant une variable captant l'année où le contrat a été signé, on se trouverait à forcer ces effets à être

26. Les équations où l'on trouve des variables dépendantes binaires ont aussi été estimées comme des logits. Le signe et le degré de signification des paramètres estimés sont similaires à ceux identifiés dans les tableaux.

27. L'échantillon contient 2 505 apprentis qui ont signé leur contrat avec 1 142 maîtres.

identiques indépendamment de leur longueur. Tandis qu'avec notre définition, nous captons ce qui est commun à tous les contrats en vigueur au cours d'une année donnée, indépendamment de la durée du contrat. Ceci étant dit, l'utilisation d'une variable définie uniquement sur l'année d'entrée en vigueur du contrat produit des résultats quelque peu différents. Certains de ces résultats sont présentés plus loin. Tous les résultats obtenus en utilisant l'année d'entrée en vigueur sont disponibles sur demande auprès de l'auteur.

Le tableau 3 présente les résultats. On y note deux composantes mineures de la rémunération que nous n'avons pas examinées auparavant : les services de lessive et de raccommodage des vêtements²⁸. On y fournit les coefficients estimés pour FR_t , pour $FR_{i,t}$ (l'interaction entre FR et une tendance linéaire) et les résultats du test-F de l'hypothèse que les effets des métiers sont conjointement égaux à zéro. Ces résultats indiquent que nous pouvons, dans tous les cas, rejeter facilement l'hypothèse nulle. Ceci suggère que les différences occupationnelles entre apprentis francophones et anglophones pourraient peut-être expliquer en partie les différences ethniques détectées dans les graphiques 2 à 8.

En ce qui a trait à la chambre et à la pension, les coefficients estimés sont tout à fait compatibles avec ce que nous montrent les graphiques 2 et 3, indépendamment du fait que ces derniers ont été tracés sur la base de l'année d'entrée en vigueur du contrat. La composante systématique de la différentielle entre francophones et anglophones est faible et statistiquement non significative sur l'ensemble de la période. L'écart ethnique qui apparaît à la fin de la période dans les graphiques semble s'expliquer par les différences ethniques dans les métiers, l'âge et le degré d'alphabétisation²⁹.

28. Les graphiques qui illustrent les écarts entre francophones et anglophones relativement à ces deux formes de rémunération sont disponibles sur demande auprès de l'auteur.

29. Si nous omettons de la régression les effets de l'âge, du fait que l'individu a signé son contrat, et du métier, alors l'interaction de la variable muette pour les apprentis francophones et la tendance linéaire deviennent positives tant pour la chambre que pour la pension. Nous retrouvons ainsi les conclusions tirées des graphiques. De plus, si les effets relatifs à l'année sont définis d'après l'année d'entrée en vigueur du contrat, les coefficients estimés pour FR sont assez considérables, négatifs et significatifs (-0,05 à -0,07), et les interactions entre FR et la tendance linéaire sont positives et significatives.

TABLEAU 3

RÉSULTATS DES ESTIMATIONS DES ÉCARTS SALARIAUX
ENTRE APPRENTIS FRANCOPHONES ET ANGLOPHONES

	Échantillon complet			1807-1816	
	<i>FR</i>	<i>FR · t</i>	Test F	<i>FR</i>	Test F
Chambre	-0,016 (0,022)	0,0007 (0,0010)	4,71 (0,00)	-0,007 (0,027)	1,14 (0,34)
Pension	-0,008 (0,019)	0,0005 (0,0009)	6,24 (0,00)	-0,023 (0,021)	1,43 (0,18)
Paiement en argent	0,042 (0,042)	0,0019 (0,0014)	5,99 (0,00)	-0,043 (0,048)	7,44 (0,00)
Paiement terminal	-0,082 (0,043)	0,0001 (0,0014)	4,76 (0,00)	-0,041 (0,045)	14,85 (0,00)
Le maître fournit les vêtements	-0,068 (0,040)	-0,0040 (0,0013)	5,78 (0,00)	-0,024 (0,045)	11,89 (0,00)
(Valeur actuelle logarithmique de l'argent)/(durée totale) si positif	-0,522 (0,086)	0,0112 (0,0029)	13,08 (0,00)	-0,250 (0,116)	4,14 (0,00)
Durée totale	-0,304 (0,084)	-0,0024 (0,0031)	6,85 (0,00)	-0,297 (0,107)	3,61 (0,00)
Le maître assume la lessive	-0,250 (0,041)	0,0041 (0,0016)	8,50 (0,00)	-0,105 (0,048)	6,65 (0,00)
Le maître assume le raccommodage	0,154 (0,037)	-0,0013 (0,0014)	9,58 (0,00)	0,154 (0,049)	3,93 (0,00)

SOURCE : ANQM. Les écarts types ou les valeurs *p* sont entre parenthèses. *FR* est une variable muette égale à 1 si l'apprenti est francophone. Les régressions comprennent aussi une variable muette égale à 1 si l'apprenti a signé son contrat, une variable quadratique pour l'âge de l'apprenti, des variables muettes pour les années pendant lesquelles le contrat est en vigueur et des variables muettes pour les métiers mentionnés en annexe. Les variables explicatives énumérées dans le tableau sont toutes des variables muettes égales à 1 si le contrat mentionne les obligations du maître (par exemple, la pension). Il y a cependant deux exceptions : la durée totale (mesurée en nombre d'années) et la variable qui représente la valeur des versements en argent. Le test-F est effectué pour l'hypothèse nulle selon laquelle les effets du métier sont conjointement égaux à 0. Les régressions pour la période 1807-1816 excluent *FR · t* et ne comprennent pas tous les effets du métier. L'échantillon pour cette période comprend 588 contrats. L'équation est estimée selon la méthode des moindres carrés ordinaires et l'on a corrigé pour tenir compte de l'hétéroscédasticité et de toute corrélation entre les termes d'erreur dans le cas où plusieurs apprentis sont embauchés par le même maître.

Il est peut-être plus surprenant que le coefficient des paiements en argent ne soit pas statistiquement significatif³⁰. Une partie de la différence ethnique du graphique 5 s'explique par la présence plus importante d'apprentis francophones dans les métiers qui offrent des paiements en argent. Si l'on retire de la régression les effets des métiers, nous obtenons un coefficient de 0,082 pour FR_i avec un écart type égal à 0,044. Par contre, l'incidence plus élevée des paiements terminaux pour les apprentis anglophones du graphique 6 demeure dans les résultats de la régression. Ce qui est intrigant, c'est que l'écart ethnique ne diminue pas avec le temps comme dans le graphique 6. Dans ce graphique, on peut voir que l'avantage des anglophones relativement à cette forme de rémunération, après avoir disparu pendant les années 1820, réapparaît brièvement vers 1835. Cette petite « déviation » semble être ce qui explique le signe, la taille et l'absence de signification statistique du coefficient de $FR_{i,t}$. Si l'on restreint l'échantillon uniquement aux contrats signés entre 1798 et 1833, le coefficient estimé de FR_i est -0,134 (0,047), et celui de $FR_{i,t}$ est 0,0029 (0,0019). Ces résultats signifient que, dans le cas des paiements terminaux, l'écart ethnique disparaît largement au cours de la période.

Les coefficients estimés de l'allocation en vêtements permettent de penser que ce type de rémunération est un substitut aux paiements en argent. Ici, l'écart négatif entre francophones et anglophones est substantiel, statistiquement significatif et augmente dans le temps. Les coefficients estimés pour les paiements en argent sont de signes opposés, suggérant l'existence d'un contrepoids dans la forme de rémunération entre les deux groupes ethniques. Toutefois, n'oublions pas que les coefficients estimés pour les paiements en argent sont beaucoup plus faibles et statistiquement non significatifs. Si l'on suppose que les deux formes de rémunération soient de parfaits substituts, les apprentis anglophones auraient possédé un avantage (croissant).

Les résultats pour le montant des paiements en argent (s'ils sont positifs), estimés selon une forme semi-logarithmique, indiquent un écart négatif important entre francophones et anglophones, écart qui se rétrécit pendant la période. La spécification linéaire du changement dans l'écart est trop restrictive pour capter l'accroissement de cet écart survenu vers la fin des années 1830 et le début des années 1840. De plus, le taux de changement peut être excessivement affecté par le rétrécissement abrupt de l'écart entre francophones et anglophones observé vers le milieu des années 1830.

Quant à la durée des contrats, le coefficient estimé est compatible avec ce que montre le graphique 8. L'écart entre francophones et anglophones est persistant, faible, mais statistiquement significatif et ce, tout au long de la période. Nous obtenons un résultat semblable pour le raccommodage des vêtements bien que, dans

30. Là encore, quand on définit les effets relatifs à l'année d'après l'année d'entrée en vigueur du contrat, nous obtenons des estimés pour la variable FR qui sont significatifs et positifs, et des estimés significatifs et négatifs quand il s'agit de l'interaction de FR et de la tendance linéaire.

ce cas, l'écart soit plus important. Finalement, en ce qui a trait à la lessive, on remarque au début de la période un écart négatif assez important entre francophones et anglophones, mais cet écart disparaît à la fin de la période.

Ces résultats montrent qu'il y a des écarts entre francophones et anglophones en ce qui concerne certains éléments de la rémunération. Il est clair que nous possédons peu d'éléments probants de l'existence d'écarts importants pour ce qui est de la chambre et de la pension. Nous observons des écarts relativement au raccommodage des vêtements et à la lessive, quoique ces éléments soient une forme de rémunération mineure. On retrouve les différences les plus considérables au niveau des autres types de rémunération. Les apprentis francophones étaient moins susceptibles de recevoir des vêtements et des paiements terminaux. Par contre, il était plus probable qu'ils reçoivent des paiements en argent, quoique l'effet de cette variable soit statistiquement non significatif. Toutefois, ils recevaient moins d'argent que les anglophones, quand ils en recevaient. Finalement, les francophones avaient, en moyenne, tendance à posséder des contrats plus courts (le tiers d'une année en moins).

Il semble y avoir des indications que, pour ce qui est de la rémunération, l'écart ethnique a rétréci avec le temps. La « pénalité » pécuniaire subie par les francophones et la fréquence des paiements terminaux ont diminué. Par contre, en ce qui concerne l'allocation en vêtements, le fossé s'est creusé au profit des anglophones. On peut remarquer un recul vers la fin des années 1830, alors que réapparaît l'avantage que les anglophones possédaient relativement aux paiements terminaux et à la somme d'argent.

4.2 *Évolution de la composition de la rémunération*

Les écarts ethniques identifiés jusqu'à présent sont difficiles à interpréter à cause des différences ethniques dans la composition de la rémunération. L'écart observé entre francophones et anglophones dans un élément de la rémunération peut avoir été compensé par un écart inverse dans un autre élément. Par conséquent, il est difficile de percevoir une différence ethnique pour ce qui est de la rémunération totale. Il est d'autant plus délicat de tirer des conclusions qu'il existe des effets relatifs à la sélection provenant de changements dans la composition de la rémunération totale. Notons que tant que l'écart ethnique est constant pour toute la population, ce type d'effet n'est problématique que si les changements dans la composition sont différents pour les apprentis francophones et anglophones. C'est clairement le cas pour le déclin de la chambre et de la pension comme formes de rémunération. Par contre, les paiements terminaux et l'allocation en vêtements semblent varier à peu près en tandem pour les deux groupes.

La comparaison des résultats obtenus pour les paiements en argent et l'allocation en vêtements est un bon exemple des problèmes. Comme nous l'avons souligné lors de la discussion sur les graphiques 4 et 5, la fréquence plus élevée des paiements en argent chez les apprentis francophones semble être compensée

par une fréquence plus faible de l'allocation en vêtements. En fait, dans tous les contrats (surtout au début de la période), les paiements en argent versés pendant l'apprentissage étaient destinés à l'achat de vêtements. Supposons que la relation entre ces deux variables soit automatique, c'est-à-dire que l'apprenti doive choisir entre l'argent ou les vêtements. Alors, toutes choses égales par ailleurs, le paramètre estimé pour l'allocation en vêtements devrait être d'environ $-1,0$ quand cette variable est ajoutée aux variables explicatives de l'équation pour les paiements en argent. En fait, nous ne sommes pas loin de cela. Le coefficient estimé est $-0,800$ ($0,016$) et le coefficient estimé sur FR_i dans cette régression est $-0,012$ ($0,022$); l'écart entre francophones et anglophones disparaît donc. En réalité, quand l'allocation en vêtements est ajoutée à l'équation, elle est probablement corrélée avec le terme d'erreur. De plus, il est difficile d'attribuer un signe au biais qu'elle provoque, ce qui complique l'interprétation des résultats³¹. Néanmoins, cela laisse croire qu'une partie des écarts ethniques que nous avons observés relativement aux paiements en argent et aux vêtements pouvait simplement être compensatoire.

Vu le manque de variables appropriées pouvant servir à prévoir les formes spécifiques de rémunération dans un contrat donné, il nous apparaît inapproprié de tenter de modéliser de façon plus formelle ce problème avec par exemple, un modèle multirégime. Nous sommes également dans l'impossibilité de convertir en argent toutes les composantes en nature de façon à obtenir la rémunération totale sous forme monétaire³².

Pour aborder le problème, nous avons préféré adopter une méthode relativement simple, mais qui peut s'avérer fructueuse. Nous mettons l'accent sur une sous-période de l'échantillon où la composition de la rémunération était relativement similaire entre les deux groupes. Les graphiques 2 et 3 montrent que la majeure partie des changements au niveau de la fréquence de la chambre et de la pension sont survenus après 1820. De plus, entre 1807 et 1816, la fréquence des vêtements, des paiements en argent et des paiements terminaux était très semblable

31. Par exemple, supposons que l'on considère un modèle à trois équations où la fréquence des paiements en argent, les vêtements et les autres formes de rémunération sont des fonctions linéaires simples des caractéristiques des apprentis et des termes d'erreur y correspondant, et que la somme des trois éléments satisfasse une contrainte de revenu (d'utilité) minimum pour embaucher l'apprenti. Il est alors impossible, sans émettre davantage d'hypothèses, d'attribuer un signe définitif au biais obtenu quand on estime la relation entre la fréquence des paiements en argent et des vêtements.

32. Premièrement, nous ne disposons d'aucune base pour attribuer une valeur monétaire aux services de raccommodage et de lessive. Deuxièmement, plusieurs contrats ne spécifiaient ni la quantité, ni le type de vêtements fournis, ce qui nous a empêchés de leur attribuer une valeur. Troisièmement, dans certains contrats, les paiements terminaux étaient en nature (outils, etc.), ce qui, ici encore, est difficile à évaluer. Le fait que nous souhaitions effectuer des comparaisons à travers le temps vient compliquer davantage le processus. Ainsi, il nous fallait plus qu'une simple méthode pour évaluer les vêtements, il nous fallait une méthode qui permette l'évaluation à des points différents de la période d'échantillonnage. Si nous avions utilisé le même système de prix pour évaluer la rémunération en nature tout au long de la période, nous aurions pu masquer les changements survenus dans le ratio de la rémunération des francophones par rapport à celle des anglophones.

entre apprentis francophones et anglophones (graphiques 4 à 6). Toutefois, cette constatation n'implique pas que la composition de la rémunération était la même lorsqu'on tient compte des habiletés observables et non observables des apprentis francophones et anglophones. Notons aussi que cette période inclut la Guerre de 1812, laquelle a peut être eu des effets différents sur l'offre d'apprentis francophones et anglophones. Néanmoins, on peut dire que restreindre l'échantillon aux années 1807 à 1816 place les deux groupes ethniques sur un pied d'égalité jusqu'à un certain point.

Les résultats relatifs à cette période plus courte sont aussi présentés au tableau 3. Nous omettons $FR_{i,t}$ (l'interaction entre FR et la tendance) de ces régressions. Comme le montrent les graphiques, les écarts ethniques en ce qui a trait aux paiements en argent, aux vêtements et aux paiements terminaux sont plutôt modestes et statistiquement non significatifs. Toutefois, l'écart entre les sommes versées annuellement demeure substantiel et significatif. En supposant que les versements en argent ne compensent pas les différences dans la fréquence de la rémunération sous forme de raccomodage et de lessive, on pourrait en conclure que les apprentis anglophones sont mieux rémunérés.

Ainsi, notre analyse révèle qu'il y avait des écarts de rémunération entre les deux groupes ethniques. Les apprentis francophones étaient plus susceptibles de recevoir de l'argent et moins de recevoir des paiements terminaux ou des vêtements. Certains de ces écarts ont peut être été compensatoires, reflétant les préférences des groupes ethniques pour les règlements en nature relativement aux versements en argent³³. Peut-être plus significatif est l'écart ethnique au niveau des versements annuels en argent. L'avantage des anglophones ici est évident, même si on limite l'échantillon aux années 1807 à 1816, période au cours de laquelle la composition de la rémunération était similaire entre les groupes ethniques. Diverses possibilités peuvent être invoquées : peut-être que les sommes d'argent étaient versés uniquement à un groupe restreint d'apprentis anglophones (faisant ainsi augmenter la moyenne de ce groupe) ou encore que la prime versée aux anglophones était une sorte de paiement pour les services de raccomodage dont bénéficiait rarement ce groupe ethnique.

4.3 L'effet des caractéristiques des maîtres et des firmes

Examinons à présent l'impact que les caractéristiques du maître et de l'atelier qu'il opère exercent sur nos estimations de l'écart relatif à l'ethnie et à la langue.

33. Nous pouvons imaginer que les parents qui vivaient à proximité auraient préféré les paiements en argent de manière à contrôler les achats de leur fils (et, si possible, à garder pour eux tout montant excédentaire). Les parents qui vivaient loin auraient préféré que leur fils reçoive des paiements en nature puisqu'il leur aurait été difficile de superviser ses achats. Les parents anglophones étaient plus nombreux que les parents francophones à vivre loin du maître de leur enfant. Comme le tableau 1 l'indique, les garçons avec un nom anglophone étaient moins souvent parrainés par leurs parents. Ils devaient compter davantage sur leur famille éloignée ou sur des amis.

Comme nous l'avons vu au tableau 1, l'une des différences les plus importantes entre francophones et anglophones est le fait que les apprentis avaient tendance à travailler pour quelqu'un de leur propre ethnie. Ce phénomène peut refléter les contraintes imposées par la langue quand maître et/ou apprenti ne sont pas bilingues. Ou bien encore, il est possible que les maîtres aient pu obtenir, à l'intérieur de leur propre communauté, davantage d'informations au sujet d'apprentis éventuels. Hamilton (1996) constate que les garçons ont tendance à signer des contrats avec des maîtres vivant dans leur quartier. Pour sa part, Burgess (1987) montre que les familles de cordonniers, de tanneurs et de selliers ont tendance à entretenir de nombreuses relations (grâce, par exemple, aux apprentissages et aux mariages). De plus, les parents jouaient un rôle-clé dans l'application des contrats (Hamilton, 1995) et il pouvait être plus facile de les inciter à s'acquitter de cette tâche quand ils appartenaient à la même communauté ethnique que le maître.

Le tableau 4 présente les résultats des estimations des écarts salariaux entre francophones et anglophones quand l'ethnie du maître FR et son interaction avec la tendance $FR_{i,t}$ sont ajoutées au nombre des variables explicatives. À cette étape-ci, nous mettons l'accent sur les principaux éléments de la rémunération pour lesquels nous avons trouvé des écarts ethniques à la section précédente, à savoir les vêtements, les paiements en argent, les paiements terminaux et la durée totale.

Les résultats sont donnés dans la première partie du tableau 4. Notamment, l'ethnie du maître, plutôt que celle de l'apprenti, semble capter l'essentiel des différences liées à la langue dans le cas de la valeur actuelle des paiements en argent et de la durée totale. Autrement dit, les maîtres canadiens-français offraient une rémunération annuelle moindre et des termes plus courts que les maîtres anglophones. Quand nous prenons ceci en considération, il n'y a plus de différence visible pour ces deux composantes entre francophones et anglophones. Toutefois, ce n'est pas le cas pour toutes les formes de rémunération. Les apprentis francophones ont encore moins de chances de recevoir des vêtements, une fois que l'on tient compte qu'ils étaient plus susceptibles de travailler pour des maîtres francophones (parce que la probabilité que les maîtres francophones fournissent des vêtements est à peine plus élevée, bien que le dernier effet soit statistiquement non significatif). L'appartenance ethnique du maître explique peu l'incidence des paiements en argent et des paiements terminaux. Les changements temporels notés au tableau 3 semblent également être corrélés à l'ethnie du maître, plutôt qu'à celle de l'apprenti.

TABLEAU 4

RÉSULTATS DES ESTIMATIONS DES ÉCARTS SALARIAUX ENTRE APPRENTIS
FRANCOPHONES ET ANGLOPHONES EN PRENANT EN CONSIDÉRATION
LES CARACTÉRISTIQUES DE L'ATELIER ET DU MAÎTRE

	Ethnie de l'apprenti		Ethnie du maître		
	FR	FR · t	FR	FR · t	Test F
<i>Sans variables de contrôle pour les caractéristiques du maître et de l'atelier</i>					
Païement en argent	0,071 (0,054)	0,000 (0,002)	-0,036 (0,058)	0,003 (0,002)	5,95 (0,000)
Païement terminal	-0,088 (0,051)	0,001 (0,002)	-0,000 (0,057)	-0,002 (0,002)	4,65 (0,000)
Le maître fournit les vêtements.	-0,121 (0,052)	-0,001 (0,002)	0,073 (0,057)	-0,004 (0,002)	5,89 (0,000)
(Valeur actuelle logarithmique de l'argent)/(durée totale) si positif	-0,141 (0,124)	0,004 (0,004)	-0,671 (0,125)	0,010 (0,004)	10,85 (0,000)
Durée totale	-0,153 (0,106)	-0,002 (0,004)	-0,305 (0,116)	0,001 (0,004)	6,79 (0,000)
<i>Avec variables de contrôle pour les caractéristiques du maître et de l'atelier</i>					
Païement en argent	0,074 (0,054)	-0,000 (0,002)	-0,033 (0,060)	0,003 (0,002)	5,40 (0,000)
Païement terminal	-0,088 (0,050)	0,001 (0,002)	-0,012 (0,058)	-0,002 (0,002)	4,70 (0,000)
Le maître fournit les vêtements.	-0,125 (0,052)	-0,001 (0,002)	0,062 (0,059)	-0,004 (0,002)	5,41 (0,000)
(Valeur actuelle logarithmique de l'argent)/(durée totale) si positif	-0,143 (0,122)	0,004 (0,004)	-0,614 (0,122)	0,010 (0,004)	9,28 (0,000)
Durée totale	-0,137 (0,103)	-0,002 (0,004)	-0,179 (0,111)	-0,001 (0,004)	6,59 (0,000)

SOURCE : ANQM. Les écarts types ou les valeurs p sont entre parenthèses. FR est une variable muette égale à 1 si l'apprenti ou le maître est francophone. Les régressions de la partie supérieure du tableau comprennent aussi une variable muette égale à 1 si l'apprenti a signé son contrat, une variable quadratique pour l'âge de l'apprenti, des variables muettes pour les années pendant lesquelles le contrat est en vigueur, et des variables muettes pour les métiers mentionnés en annexe. Dans les régressions présentées dans la partie inférieure, nous avons ajouté une variable muette égale à 1 quand le maître a signé son contrat, une variable muette pour le cas où le maître a un associé, et une variable pour le nombre d'apprentis au service du maître au moment où le contrat est signé. Le test F est effectué pour l'hypothèse nulle selon laquelle les effets du métier sont conjointement égaux à 0. L'équation est estimée selon la méthode des moindres carrés ordinaires et l'on a corrigé pour tenir compte de l'hétéroscédasticité et de toute corrélation entre les termes d'erreur dans le cas où plusieurs apprentis sont embauchés par le même maître.

Comme nous le montrions aux tableaux 1 et 2, il y a des différences substantielles entre les maîtres francophones et anglophones et les ateliers qu'ils opèrent, ce qui peut expliquer la corrélation entre la rémunération et le groupe ethnique auquel le maître appartient. À titre d'exemple, il était beaucoup plus probable de voir un maître anglophone signer son contrat qu'un maître francophone. De plus, comme nous l'avons déjà souligné, maîtres et apprentis se rejoignent sur cette caractéristique. Ainsi, parmi les apprentis au service d'un maître francophone, les apprentis anglophones, qui étaient en moyenne plus instruits, avaient plus de chances que leurs collègues francophones de travailler pour des maîtres éduqués. Ce phénomène rend problématique l'interprétation des équations qui contiennent à la fois les caractéristiques du maître et de son apprenti. Le terme résiduel est corrélié à chaque ensemble de variables explicatives, ce qui biaise les estimateurs des paramètres qui y sont associés. Cette difficulté est typique aux régressions hédonistiques des moindres carrés ordinaires et les résultats doivent être interprétés avec discernement.

La deuxième partie du tableau 4 présente les résultats que nous avons obtenus après avoir introduit dans l'équation la capacité du maître à signer son contrat, la présence d'associés et le nombre d'apprentis déjà en poste. Les résultats ne sont pas très différents exception faite de la durée totale : travailler pour un maître francophone a un effet estimé à un peu plus de la moitié de son niveau précédent. Nous pouvons donc conclure que le niveau d'instruction du maître et la taille de l'atelier sont liés positivement à la durée totale. Les maîtres francophones ont tendance à être moins instruits et à opérer des ateliers plus petits, ce qui explique en partie l'effet du maître francophone tel qu'indiqué dans la partie supérieure du tableau.

4.4 Le lien entre le niveau d'instruction, la taille de la firme et la rémunération

Les paramètres estimés pour les diverses caractéristiques des apprentis et des maîtres présentent aussi un intérêt puisque nous savons que, sur les marchés modernes du travail, certaines de ces caractéristiques sont liées de manière significative aux salaires. Les coefficients estimés du niveau d'instruction des apprentis, calculés à partir des régressions du tableau 3, sont présentés à la partie supérieure du tableau 5. Si l'on excepte la durée totale, cette mesure du capital humain est, dans tous les cas, liée significativement à la rémunération. Pour ce qui est de la fréquence des paiements en argent et des montants qui sont versés, les estimations que nous obtenons correspondent à ce que notre intuition nous suggère : les apprentis les plus qualifiés ont plus de chances de recevoir de l'argent et même, sous certaines conditions, des paiements plus élevés. Les vêtements et les paiements terminaux s'avèrent des formes inférieures de rémunération dans la mesure où elles sont surtout utilisées pour rémunérer les apprentis les moins qualifiés. Finalement, cette mesure des qualifications des apprentis ne semble pas être fortement corrélée à la durée totale.

TABLEAU 5

COEFFICIENTS ESTIMÉS POUR LES CARACTÉRISTIQUES DE L'APPRENTI,
DU MAÎTRE ET DU CONTRAT

	Paie- ment en argent	Paie- ment terminal	Vête- ments	VA loga- rithmique de l'argent	Durée totale
<i>Sans variables de contrôle pour les caractéristiques du maître et de l'atelier</i>					
L'apprenti signe son contrat	0,054 (0,021)	-0,089 (0,019)	-0,126 (0,020)	0,189 (0,049)	0,044 (0,044)
<i>Avec variables de contrôle pour les caractéristiques du maître et de l'atelier</i>					
L'apprenti signe son contrat	0,059 (0,021)	-0,086 (0,020)	-0,129 (0,020)	0,157 (0,044)	-0,011 (0,043)
Le maître signe son contrat	-0,005 (0,025)	-0,049 (0,027)	-0,013 (0,024)	-0,021 (0,049)	0,249 (0,060)
Associé	0,073 (0,043)	0,031 (0,042)	-0,081 (0,044)	0,325 (0,092)	0,173 (0,081)
Nombre de travailleurs	0,003 (0,003)	0,007 (0,002)	-0,004 (0,004)	0,036 (0,009)	0,022 (0,011)

SOURCE : ANQM. Les écarts types sont entre parenthèses. Les paramètres sont estimés à partir des régressions des tableaux 3 (partie supérieure) et 4 (partie inférieure).

La seconde partie du tableau 5 présente les coefficients estimés, à partir des régressions du tableau 4, du degré d'instruction des apprentis et des maîtres, et des caractéristiques de l'atelier. Comme nous l'avons déjà indiqué, si les maîtres et les apprentis se regroupent entre plus éduqués, les résultats obtenus pour ces caractéristiques seront biaisés. Alors que le biais exact dépend du modèle utilisé, le modèle linéaire simple présenté en annexe suggère que le biais associé aux attributs productifs positifs de l'apprenti sera positif alors que celui associé aux attributs productifs positifs des maîtres et de leur atelier sera négatif.

Les coefficients estimés pour le degré d'instruction des apprentis sont en bonne partie semblables à ceux de la partie supérieure, à l'exception de celui de la durée totale. Dans ce cas-ci, il faut noter que nous comparons deux estimations statistiquement non significatives. Il est intéressant de constater que le coefficient estimé du niveau d'instruction du maître n'est significatif que par rapport à la durée totale : les apprentis dont le maître était instruit servaient en moyenne trois mois de plus. Pourquoi en était-il ainsi? Toutes choses égales par ailleurs, on ne peut que tenter des conjectures. Peut être les maîtres plus qualifiés avaient-ils davantage de capital humain à transmettre, ce qui allongeait la période d'apprentissage. Par exemple, il pourrait y avoir une corrélation positive entre le niveau

d'instruction et les artisans les plus doués dans un métier donné. Les coefficients estimés des variables muettes qui indiquent la présence d'associés et le nombre de travailleurs, toutes deux des approximations discutables de la taille de la firme, sont habituellement en accord avec les résultats modernes selon lesquels les établissements de taille importante paient davantage. Notons que, conformément aux estimations de la partie supérieure du tableau, les paiements terminaux et les vêtements sont encore ici considérés comme des formes de rémunération réservées aux apprentis les moins qualifiés : les effets sont toutefois très petits ou négatifs. L'effet positif le plus important est celui des montants d'argent, alors que les ateliers à partenaires multiples offraient une prime de plus de 30 %. Finalement, les résultats indiquent que ce sont les caractéristiques du maître et de son atelier, plutôt que le capital humain de l'apprenti, qui déterminent la durée de l'apprentissage.

CONCLUSION

Au début du 19^e siècle à Montréal, l'apprentissage était divisée sur une base ethnique. De 1798 à 1842, près des trois quarts des apprentis francophones et environ quatre-vingt-dix pour cent des apprentis anglophones étaient au service d'un maître du même groupe ethnique que le leur. Si la mobilité entre les maîtres francophones et anglophones était limitée, il serait certainement possible de voir apparaître des écarts de rémunération d'origine ethnique. Par exemple, si le bilinguisme était nécessaire pour travailler avec un maître d'un autre groupe ethnique et si cette caractéristique était peu courante et coûteuse à acquérir, l'équilibre pourrait alors être maintenu avec un écart salarial non nul entre francophones et anglophones.

Détecter la présence de ce type d'écart n'est pas chose facile parce que les contrats sur la rémunération des apprentissages présentaient de nombreuses facettes. Nos données couvrent une période où l'on observe un déplacement des petits ateliers traditionnels vers des établissements plus grands qui abritent plusieurs maîtres et travailleurs. De même, la rémunération des apprentissages change : de paiements essentiellement en nature, elle prend une forme où l'argent constitue un élément important. Les modifications au niveau de la composition de la rémunération (qui varient dans certains cas entre francophones et anglophones), ainsi que les difficultés à exprimer en une monnaie commune les différentes formes de rémunération en nature, nous empêchent d'une part, de déterminer une mesure sommaire simple de la rémunération et, d'autre part, de conclure à des écarts salariaux basés sur l'appartenance ethnique.

Malgré tout, nous apportons des éléments probants de la présence de certains écarts ethniques à la fois dans la forme et dans le niveau de la rémunération. Les apprentis francophones étaient moins susceptibles de recevoir des vêtements que les anglophones. Leur période d'apprentissage était aussi relativement plus courte. Tout cela semble être davantage relié au fait qu'ils avaient tendance à travailler pour des maîtres francophones, des maîtres moins instruits, dans des

ateliers plus petits qu'à leur propre appartenance ethnique. En comparant les contrats qui indiquaient des sommes d'argent, les apprentis francophones recevaient également moins d'argent (sur une base annuelle). Cela reste vrai pour une sous-période de l'échantillon où la composition de la rémunération variait peu entre les deux groupes ethniques. Toutefois, l'écart semble être encore une fois associé à l'employeur : les maîtres francophones versaient moins d'argent, tout comme les propriétaires uniques. Sur l'essentiel de la période, la pénalité associée aux maîtres francophones diminue à certains égards comme, par exemple, dans le cas de la valeur des paiements en argent, de la fréquence des paiements terminaux et de la rémunération sous forme de vêtements (lesquels semblent avoir été un bien inférieur). Les deux premiers écarts ont néanmoins changé de direction et se sont creusés vers la fin des années 1830.

Il peut être problématique d'interpréter les coefficients estimés de régressions où la variable dépendante est la rémunération et les variables indépendantes sont les caractéristiques des apprentis et des maîtres. Toutefois, nos résultats indiquent que l'étude des maîtres francophones et anglophones, ainsi que de leur atelier, viendrait compléter notre analyse. Par exemple, il est possible que l'arrivée à Montréal de colons anglais ait exercé une demande pour des maîtres anglophones. Toutefois, l'expansion a été limitée par l'offre d'apprentis anglophones et d'apprentis francophones bilingues. Les apprentis unilingues français se sont retrouvés confinés dans un secteur où la croissance était relativement faible, créant ainsi un écart négatif associé aux maîtres francophones³⁴. Alors que cette hypothèse ne peut être vérifiée avec les données actuelles, elle est compatible avec la tension croissante entre francophones et anglophones dans la ville et ses conséquences négatives sur le commerce.

Nous fournissons aussi des éléments d'information sur les différences ethniques relativement à d'autres variables : par exemple, l'écart entre le niveau d'instruction des francophones et des anglophones. Maîtres et apprentis anglophones étaient plus instruits que leurs homologues francophones. On peut expliquer cette différence par le fait que plusieurs anglophones à cette époque étaient des immigrants provenant de pays où le niveau d'instruction était plus élevé que dans le Bas-Canada. L'éducation exerçait un effet positif sur la rémunération des apprentis.

34. Une étude de Bradbury (1993), qui portait sur les familles ouvrières à Montréal, au milieu du 19^e siècle, suggère un tel phénomène. Elle étudie deux banlieues de Montréal, l'une largement francophone, l'autre à prédominance anglophone. La banlieue francophone était caractérisée par la présence de petits ateliers d'artisans, tandis que les fabriques se retrouvaient dans la banlieue anglophone (ce qui vient compléter nos résultats sur l'ethnie et la taille de l'atelier). Si les maîtres avaient tendance à embaucher des garçons de leur quartier (comme le suggèrent Hamilton, 1996 et Burgess, 1987), les garçons francophones pourraient avoir été effectivement éloignés des grands ateliers opérant dans des industries en croissance. Les raisons des effets relatifs au quartier et leurs implications sur le marché du travail, sont un sujet pour une recherche ultérieure. Il faut noter que nous ne disposons d'aucune anecdote contemporaine pouvant prouver que les maîtres ou les apprentis affichaient un goût pour la discrimination.

Finalement, la relation entre la rémunération et certaines mesures de la taille de la firme est, à première vue, compatible avec les résultats des études modernes. Les nouveaux ateliers de grande taille et à propriétaires multiples semblent avoir payé des primes.

Tout cela étant dit, un avertissement est de rigueur. Le caractère représentatif de ces résultats pour ce qui est de l'ensemble du marché du travail, ou d'autres marchés, à Montréal ou dans le Bas-Canada reste à établir. Les types de problèmes auxquels sont confrontées les estimations modernes des différences entre francophones et anglophones au Québec constituent un point délicat. La possibilité que les Anglais, qui ont immigré à Montréal au début du 19^e siècle, aient été sélectionnés signifie qu'ils n'étaient probablement pas représentatifs de l'ensemble de la population anglaise. Cette « sélection positive » à partir de caractéristiques non observables pourrait donc expliquer l'écart ethnique que nous observons. Établir jusqu'à quel point le marché pour les apprentissages est représentatif des autres marchés est une autre question à laquelle nous n'avons pas de réponse. Une étude plus poussée permettra d'éclaircir cette question. Il existe de nombreuses avenues potentielles pour des recherches futures : par exemple, les contrats de domestiques (dans lesquels on trouve souvent la présence d'enfants), les modalités d'emprunt et l'accès au capital³⁵.

35. Pour une étude sur les contrats de domestiques, voir Grace Laing Hogg (1983). Pour une étude sur les débuts du marché des capitaux à Montréal, voir Sweeny (1985).

ANNEXE

UN MODÈLE DE CONCORDANCE ENTRE L'APPRENTI ET LE MAÎTRE

Supposons que la productivité du maître et celle de l'apprenti soient reliées comme dans l'équation suivante :

$$MP^A = \alpha + \beta MP^M \quad (A1)$$

où MP^i représente respectivement la productivité marginale de l'apprenti et du maître. La projection linéaire de la productivité marginale du maître sur ses caractéristiques et sur celles de son atelier est :

$$MP^M = X^M \phi^M + \varepsilon^M. \quad (A2)$$

Les apprentis ont une rémunération, W^A , équivalente à leur productivité marginale. La rémunération est constituée des éléments W_1^A à W_n^A , tel que

$\sum_{j=1}^n W_j^A = W^A$. Si on utilise (A1), l'élément j de la rémunération de l'apprenti peut être exprimé de la façon suivante :

$$W_j^A = -\sum_{k \neq j} W_k^A + \alpha + \beta MP^M. \quad (A3)$$

Finalement, la projection linéaire de tous les éléments de la rémunération, à l'exception de j , sur les caractéristiques de l'apprenti est :

$$\sum_{k \neq j} W_k^A = X^A \phi^A + \varepsilon^A. \quad (A4)$$

Si l'on remplace (A2) et (A4) dans (A3), nous obtenons une équation pour effectuer une régression où la variable dépendante est un élément de la rémunération de l'apprenti, tandis que ses caractéristiques personnelles, les caractéristiques du maître et de l'atelier sont les variables explicatives.

$$W_j^A = -X^A \phi^A + \alpha + \beta X^M \phi^M + (\beta \varepsilon^M - \varepsilon^A).$$

Le biais observé dans l'estimation de cette équation selon la méthode des moindres carrés provient de la corrélation entre le terme d'erreur et les caractéristiques de l'apprenti et du maître. Par exemple, ε^M sera corrélé positivement avec la productivité marginale de l'apprenti et, vu la concordance, aussi avec X^A conférant un biais positif aux estimations des paramètres relatifs aux caractéristiques productives des apprentis. De la même façon, ε^A affichera une corrélation positive avec la productivité marginale du maître et, par conséquent, avec ses caractéristiques; $-\varepsilon^A$ provoquera un biais négatif pour les estimations des paramètres relatifs aux caractéristiques productives du maître.

Liste des métiers

1. Cuir : cordonnier, tanneur, sellier
2. Fer : maréchal-ferrant, carrossier
3. Bois : ébéniste, tonnelier
4. Construction : charpentier, maçon
5. Vêtement : tailleur, fourreur, chapelier
6. Alimentation : boulanger, boucher
7. Fabrication : brosse, peigne, pianoforte, savon
8. Livre : relieur, libraire, imprimeur, papetier
9. Divers : écuyer, bijoutier, brasseur, meunier, barbier, peintre, jardinier; inconnu.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS, T.M. (1944), « Prices Paid by Vermont Farmers for Goods and Services and Received by them for Farm Products, 1790-1940; Wages of Vermont Farm Labor, 1780-1940 », University of Vermont and State Agricultural College, Vermont Agricultural Experiment Station, Burlington, VT, Bulletin 507, février, Burlington, Vermont, Free Press Printing Co.
- AUDET, LOUIS-PHILIPPE (1952), *Le système scolaire de la Province de Québec*, Volumes 1-4, Québec, Les Presses Universitaires Laval.
- AUDET, PIERRE (1975), « Apprenticeship in Early Nineteenth Century Montreal, 1790-1812 », thèse de M.A., Concordia University, Montréal.
- BERNARD, JEAN-PAUL, PAUL-ANDRÉ LINTEAU, et JEAN-CLAUDE ROBERT (1976), « La structure professionnelle de Montréal en 1825 », *Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, 30 (3) : 383-415.
- BLOOM, D.E., et G. GRENIER (1992), « Earnings of the French Minority in Canada and the Spanish Minority in the United States » dans B.R. CHISWICK (éd.) *Immigration, Language, and Ethnicity*, Washington D.C., The AEI Press, p. 373-409.
- BRADBURY, BETTINA (1993), *Working Families: Age, Gender, and Daily Survival in Industrializing Montreal*, Toronto, Oxford University Press.
- BURGESS, JOANNE (1987), « Work, Family and Community: Montreal Leather Craftsmen, 1790-1831 », thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, Montréal.
- BURGESS, JOANNE (1988), « The Growth of a Craft Labour Force: Montreal Leather Artisans, 1815-1831 », *Historical Papers* : 48-62.
- RECENSEMENT DU CANADA, 1871 (1876), *Volume 4: Censuses of Canada 1665 to 1871*, Ottawa.
- COWAN, HELEN (1961), *British Emigration to British North America: The First Hundred Years*, Toronto, University of Toronto Press.
- DECHÊNE, LOUISE (1992), *Habitants and Merchants in Seventeenth-Century Montreal*, Traduit par Liana Vardi, Montréal, McGill-Queen's University Press.
- DICKINSON, JOHN, et BRIAN YOUNG (1993), *A Short History of Quebec*, 2nd edition, Toronto, Copp Clark Pitman Ltd.
- DUPRÉ, RUTH, et F. VAILLANCOURT (1999), « Langue et histoire économique du Québec : quelques premières observations », mimeo, École des Hautes Études Commerciales de Montréal.
- FYSON, DONALD (1989), « Eating in the City: Diet and Provisioning in Early Nineteenth-Century Montreal », thèse de MA, McGill University.
- GALENSON, DAVID W (1977), « Immigration and the Colonial Labor System: An Analysis of the Length of Indenture », *Explorations in Economic History*, 14 (3) : 360-377.
- GALENSON, DAVID W (1981a), « The Market Evaluation of Human Capital: The Case of Indentured Servitude », *Journal of Political Economy*, 89 (3) : 446-467.

- GALENSON, DAVID W. (1981b), *White Servitude in Colonial America: An Economic Analysis*, New York, Cambridge University Press.
- GREEN, A., et M. MACKINNON (1999), « Education and Inequality: Montreal and Toronto in 1901 », manuscrit, Queen's University.
- GREER, A. (1978), « The Pattern of Literacy in Quebec, 1745-1899 », *Histoire Sociale/Social History*, 11 : 295-335.
- GRUBB, FARLEY (1985), « The Market for Indentured Immigrants: Evidence on the Efficiency of Forward-Labor Contracting in Philadelphia, 1745-1773 », *Journal of Economic History*, 45 (4) : 855-868.
- GRUBB, FARLEY (1997), « Does Bound Labor Have to be Coerced Labor? The Case of Colonial Immigrant Servitude Versus Craft Apprenticeship and Life-Cycle Servitude-in-Husbandry », *Itinerario*, 21 (1) : 28-51.
- GRUBB, FARLEY (1988), « The Auction of Redemptioner Servants, Philadelphia, 1771-1804: An Economic Analysis », *Journal of Economic History*, 48 (3) : 583-603.
- HAMILTON, GILLIAN (1996), « The Market for Montreal Apprentices: Contract Length and Information », *Explorations in Economic History*, 33 (4) : 496-523.
- HAMILTON, GILLIAN (1995), « Enforcement in Apprenticeship Contracts: Were Runaways a Serious Problem? Evidence from Montreal », *Journal of Economic History*, 55 (3) : 551-574.
- HAMILTON, GILLIAN (2000), « The Decline of Apprenticeship in North America: Evidence from Montreal », *Journal of Economic History*, à paraître.
- HANAWAY, JOSEPH, et RICHARD CRUESS (1996), *McGill Medicine, Volume 1 – The First Half Century, 1829-1885*, Montreal & Kingston, McGill-Queen's University Press.
- HARDY, JEAN-PIERRE, et DAVID-THIERY RUDEL (1977), *Les Apprentis artisans à Québec, 1660-1815*, Montréal, Presses de l'Université du Québec.
- HOGG, GRACE LAING (1989), « The Legal Rights of Masters, Mistresses, and Domestic Servants in Montreal, 1816-29 », thèse de MA, McGill University.
- LANE, JOAN (1996), *Apprenticeship in England, 1600-1914*, London, UCL Press.
- MAGNUSON, ROGER (1980), *A Brief History of Quebec Education: From New France to Parti Québécois*, Montréal, Harvest House.
- MANNING, HELEN, Taft (1962), *The Revolt of French Canada, 1800-1835*, Toronto, MacMillan Press.
- MICHAUD-FREJAVILLE, FRANÇOISE (1982), « Bons et Loyaux Services : les Contrats d'Apprentissages en Orléanais (1380-1480) », dans *Les Entrées dans la Vie : Initiations et Apprentissages*, XII^e Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.
- MOOGK, PETER (1973), « The Craftsmen of New France », thèse de doctorat, Université de Toronto.
- MURRAY, JOHN, et RUTH HERNDON (1999), « Valuing Children in Early America:

- Compensation for Bound Child Labor in the Eighteenth Century » Mimeo, University of Toledo.
- OUELLET, FERNAND (1976), *Le Bas-Canada 1791-1840 : Changement structuraux et crise*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- OUELLET, FERNAND (1980), *Lower Canada 1791-1840: Social Change and Nationalism*, traduction et adaptation de Patricia Claxton, Toronto, McClelland and Stewart.
- OUELLET, FERNAND (1968), « Les Insurrections de 1837-38 : un phénomène social », *Histoire Sociale/Social History*, 2 : 54-82.
- POUTANEN, MARY ANNE (1985), « The Montreal Needle Trades during the Transition, 1820-42 », thèse de M.A., McGill University.
- ROBERT, JEAN-CLAUDE (1988), « The City of Wealth and Death : Urban Mortality in Montreal, 1821-1871 », dans WENDY MITCHINSON et JANICE P. DICKIN MCGINNIS (éds), *Essays in the History of Canadian Medicine*, Toronto, McClelland and Stewart, p. 18-38.
- ROBERT, JEAN-CLAUDE (1977), *Montréal, 1821-1871. Aspects de l'urbanisation*, thèse de doctorat, Paris, École des Hautes Études en sciences sociales, Université de Paris I.
- ROBINSON, CHRIS (1988), « Language Choice : The Distribution of Language Skills and Earnings in a Dual-Language Economy », dans RONALD EHRENBURG (éd.), *Research in Labor Economics*, Volume 9, A Research Annual, Greenwich, Conn. and London, JAI Press, p. 53-90.
- RUDEL, DAVID T. (1969), « Apprenticeship in Early Nineteenth Century Quebec, 1793-1815 », thèse M.A., Université Laval, Québec.
- SWEENEY, ROBERT (1985), « Internal Dynamics and the International Cycle: Questions of the Transition in Montreal, 1821-1828 », thèse de doctorat, McGill University.